

Culture Sport

« Le sport, ce n'est pas que sur le terrain »

DANS L'ŒIL DE...
JEAN-PIERRE FRANKENHUIS



Ceux qui vont partir te saluent, Gianni

Consul du Brésil à Bordeaux, Jean-Pierre Frankenhuis fut l'homme de liaison de la sélection brésilienne de football de la Coupe du monde 1998 en France aux Jeux Olympiques de Londres en 2012.

La semaine dernière, en marge de ma partie hebdomadaire de foot - où, vu l'âge, une balle en profondeur pour moi c'est 50 centimètres, si j'y arrive - j'ai réuni les copains pour savoir s'ils seraient encore disponibles dans une quinzaine d'années. En effet, lorsque l'on considère la tournure des faits, avec une Coupe du monde qui accueillera déjà 48 équipes en 2026, au lieu de 32 en 2022, il n'est pas impossible que nous puissions la disputer - ou du moins les barrages - un peu plus tard.

Plus de tout

Bon, peut-être pas. Mais rien n'empêche cette Coupe de passer à 96 équipes dans un futur pas très lointain. Ces changements sont motivés, selon Gianni Infantino, le Président de la FIFA, par son désir d'inclusion progressive des « petits ». Des discriminés. Et, en aucune façon d'apporter plus de revenus à la FIFA, même si une Coupe à 48 signifie 80 rencontres au lieu des 64 actuelles. Plus de rencontres, plus de revenus potentiels. Grâce aux « petits », aux négligés, aux discriminés. On attend tous, avec impatience, le prochain Moldavie x Andorre. Mais comment organiser cette

nouvelle compétition ? Comment progresser vers les traditionnels seizièmes de finale à 32 équipes et élimination directe ? C'est tout simple : on forme 16 groupes de 3 équipes, chacune joue deux rencontres au sein de son groupe et les deux premiers du groupe sont qualifiés pour la suite. Vu ?

Vite à la maison

En d'autres termes, une équipe nationale va trimer pendant trois ans lors des qualifications de sa zone pour se retrouver, enfin, parmi les 48 équipes qui se déplaceront fièrement vers le pays hôte pour la phase finale de la Coupe. Dont 16 pourront vite rentrer chez elles, suite à tout cet effort, après deux rencontres.

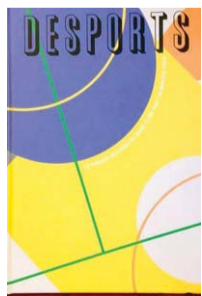
Lors de plusieurs voyages au pays hôte on choisit son binôme hôtel/terrain d'entraînement pour son camp de base. On établit le plan d'occupation des chambres, on discute menus avec le chef. On réunit ses joueurs venant de tous horizons et pays, on s'entraîne « dur », on partage l'enthousiasme et la fierté des supporters.

Puis on joue deux matches en trois jours, on fait vite ses valises et on s'en va, car la FIFA ne prend plus les dépenses à sa charge au bout de 24 heures après élimination.

Et pourtant, lorsqu'on était 32 on jouait trois rencontres, pas deux, avant de rentrer chez soi.

Bravo, Gianni. Rien de plus beau que d'avoir son cœur sur sa main. Ceux qui vont partir te saluent. . .

LE CHOIX DE LA RÉDACTION



« Revue Desports », (éditions du Sous-Sol, 224 p., 19€)

« Déjà essayé, déjà raté, tant pis, essaie encore, échoue encore, échoue mieux » : c'est par cette citation de Samuel Beckett (dans « Cap au pire ») que se referme la belle aventure de la revue Desports. Ce dixième numéro, paru dans la semaine, sera en effet le dernier sous sa forme actuelle. Et c'est bien dommage : « le

premier magazine de sport à lire avec un marque-page » tel qu'il se définissait aura tiré la culture du sport vers le haut. Il aura mis en valeur les belles-lettres du sport, belles lettres tout court, faut côtoyer les plus grands écrivains et les légendes du sport. Ce dernier numéro en est un exemple particulièrement réussi. Son morceau de bravoure : le récit exceptionnel par John Branch, traduit de l'Américain par le Bordelais François Burbaud (il en a créé une adaptation pour le théâtre) de l'avalanche qui causa la mort de trois skieurs hors piste le 19 février 2012 à la station de ski de Tunnel Creek (USA). À ne pas manquer non plus le portrait de l'ancien président des Girondins Claude Bez par Olivier Mony et la « bibliothèque idéale » des 100 livres sportifs indispensables.

« Pour les écrivains, le sport est contemplatif »

ÉCRIRE LE SPORT L'écrivain, éditeur et directeur de la revue Desports Adrien Bosc évoque son lien personnel et celui de la littérature avec le sport

RECUEILLI PAR FRÉDÉRIC LAHARIE
f.laharie@sudouest.fr

À 31 ans, Adrien Bosc a déjà connu un parcours riche et brillant : écrivain remarqué dès son premier roman « Constellation » (1), éditeur - créateur des éditions du Sous-Sol et directeur adjoint du Seuil - et créateur des revues Feuilleton et Desports dont le dixième et dernier (du moins sous cette forme) numéro est paru cette semaine (lire par ailleurs).

« Sud Ouest dimanche » Quelle est votre culture du sport ?

Adrien Bosc Celle d'un supporter, avec le côté obsessionnel non pas du résultat mais du geste. C'est un peu étrange : dans une même famille, certains peuvent s'y désintéresser totalement et d'autres se piquer de tous les sports possibles et imaginables, même les plus ridicules. J'ai un peu cette maladie-là, à regarder Roland-Garros jusqu'à bouffer ses après-midi et les Jeux Olympiques en fermant les volets plutôt que profiter du soleil. On devient un spécialiste le temps d'un été, comme spectateur cathodique »

« On devient un spécialiste du sport le temps d'un été, comme spectateur cathodique »

quelque chose de très littéraire dans cette obsession, c'est un peu le même rapport qu'à la lecture fanatique. Je vois beaucoup de parentés entre le sport et la littérature.

Ils se marient bien ?

Oui mais ce sont deux parents opposés, de manière caricaturale tout en ayant beaucoup à voir l'un et l'autre. Pendant longtemps, par principe, un intellectuel devait se désintéresser du sport ou le regarder avec mépris. Puis il y a eu un rapport un peu honteux où l'on mettait « L'Équipe » dans « Le Monde ». Maintenant, c'est l'inverse, on prend « L'Équipe » pour cacher « Le Monde ».

C'est ce que dit Pasolini sur la nécessité des élites intellectuelles et politiques de s'intéresser au football comme objet de masse mais sans sociologie de mépris, du genre « on va utiliser le sport comme une manière d'étudier la société ». Non, le sport est un pouls, une prise de température extrêmement juste de la société.

Ce lien entre littérature et sport a-t-il toujours existé ?

Nombreux sont les écrivains qui s'intéressent au sport - je m'en suis rendu compte très vite en créant la revue Desports. Mais le cousinage n'a pas le même destin partout ni dans



Adrien Bosc créateur de la revue Desports. PHOTO BENJAMIN COLOMBEL

le temps. En France, on est actuellement dans une période propice à ses liaisons. On s'était fait fort dans les « formats courts » de la revue de rappeler les obsessions personnelles des grands aînés : de Beckett et le cricket à McOrlan et le rugby - il s'est fait enterrer avec un ballon. Ce destin géographique est tout autre en Angleterre et aux États-Unis, peut-être parce que le sport y est constant et structuré dans les lycées, où il participe à l'éducation réelle et où il est lié d'une certaine manière à la construction de l'esprit. Aux États-Unis, les plus grands articles du journalisme sont écrits par des journalistes sportifs. En Angleterre, quelqu'un d'aussi intéressant que Bill Buford a pris les hooligans (dans « Parmi les hooligans » NDLR) comme sujet d'écriture. Dans ces pays-là, le rapport au sport est beaucoup plus naturel.

Est-il plus difficile d'écrire sur le sport que sur d'autres sujets ?

C'est surtout qu'en France, on a vraiment le complexe inverse, non pas d'infériorité mais de supériorité, qui mène parfois à des tentatives désastreuses de la part d'écrivains. Cela se veut de l'empathie mais cela devient une forme de mépris pour le sport. Comme s'il fallait un rapport intellectuel à tout prix, alors que le lecteur de journal aime une histoire quand elle est bien racontée. C'est l'histoire, pas la théorie derrière l'histoire qui compte.

Êtes-vous vous-même venu à l'écriture de « Constellation » par le biais du sport ?

Pas du tout. Comme dans Desports, le sport était un alibi, une manière de parler de la société, de la culture.

Écrire sur le sport est-il un exercice particulier ?

Faire un compte-rendu de match est extrêmement difficile, lié à la rapidité d'exécution. La force des grands écrivains journalistes était de réussir à créer des épopées au milieu du compte-rendu. Pour les écrivains, le sport est contemplatif.

Peut-on encore écrire des épopées alors que sont révélées de plus en plus d'affaires de corruption, de dopage dans le sport ?

Les épopées sont liées à l'odyssée. C'est forcément affreux, sale et méchant en partie, avec des rapports cruels, de détestation, des coups bas. C'est justement ça, la matière romanesque, pas le côté star-system, des tin tout tracé.

Le sport est donc une culture.

Musicale, littéraire, de cohésion de société même si je n'ai jamais cru que le sport résolvait tout. C'est beaucoup plus complexe : il y a des méchants, des gentils, des méchants gentils, tout y est gris comme dans la société. Le sport une culture totale parce qu'il brasse toutes les formes d'expression.

(1) Paru chez Stock, Grand prix de l'Académie française en 2014, il raconte l'histoire des victimes de l'accident de l'avion Paris-New York le 28 octobre 1949, parmi lesquelles le boxeur Marcel Cerdan.